

Brigitte Hatat

Le style et l'objet

Ce qui ne se traduit pas, hors l'histoire d'où je parle.

J. Lacan

Du début à la fin de son enseignement, Lacan n'a pas cessé de reprendre la question du langage, d'en ratisser le champ jusqu'à y produire le trou dont procède le réel. Régulièrement il reviendra sur les trois écrits majeurs de Freud que sont : *L'interprétation des rêves* (1899), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1904) et *Le mot d'esprit* et ses rapports avec l'inconscient (1905) « où on ne parle », dit-il dans son *Discours de Tokyo* en 1971, « que de choses qui sont des mots ¹ ». Cette insistance, notons-le, n'est pas sans renvoyer à la difficulté à faire passer dans le discours que le langage, loin d'être un simple outil de communication ou d'expression, est constituant du sujet, de son corps et de son monde. Cinquante ans après « Fonction et champ de la parole et du langage ² », un siècle après la découverte de Freud, l'époque actuelle témoignerait plutôt d'un rejet du langage et d'une dégradation des fonctions de la parole. Ceci n'est pas sans conséquences sur le rapport des sujets et du collectif à l'inconscient – l'inconscient en tant qu'il est effet du langage – et par là même à la psychanalyse. Freud avait lui-même annoncé que d'avoir été forcé par lui l'inconscient ne tarderait pas à se refermer. Encore faut-il que soient maintenues les conditions propices à sa réouverture.

Dans la presse, depuis quelque temps déjà, certains auteurs s'interrogent sur la façon qu'ont les jeunes de traiter la langue, *via* les nouvelles technologies : appauvrissement du vocabulaire, évacuation de la syntaxe, écriture phonétique, etc. renvoyant, selon le linguiste Alain Bentolila, spécialiste de l'illettrisme, à un renoncement au détour syntaxique, à une lan-

1. Lacan J., *Discours de Tokyo*, 21 avril 1971, inédit.

2. Lacan J., *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, *Écrits*, Seuil.

gue de l'immédiateté, de la rapidité et de la connivence, le message réduit au minimum n'étant destiné à être compris que par celui à qui on s'adresse et qui nous ressemble.

Alain Finkielkraut, dans une émission consacrée à la langue, évoquait quant à lui le « clochardisme expressif » qui sévit dans les médias et dénonçait « une profanation généralisée de la langue au nom du social ». Et il ajoute : « Ça parle tout le temps, partout, par toutes sortes d'appareils, la part du silence se réduit toujours davantage au profit d'un fond sonore omniprésent et d'un incessant babil. » Citant une confidence de Flaubert : « J'écris, non pas pour le lecteur d'aujourd'hui mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter tant que la langue vivra », il constate que si Flaubert n'est pas le premier à prendre rendez-vous avec la postérité, il est le premier à évoquer un avenir post littéraire par défaut de langue. Si le parler syntaxique implique un détour, des temporalités longues, s'il plaide pour l'altérité, le renoncement à la syntaxe rabat la langue sur un présent immédiat, dans une société sans extériorité, sans Autre. Même les récents événements des banlieues ont pu être interprétés comme « l'expression d'une rage indéfinie contre l'incapacité à se débrouiller dans la parole ».

Sans entrer plus avant dans ces propos, il me semble qu'on ne peut toutefois s'accommoder d'un constat qui ferait des jeunes les « profanateurs » de la langue. De tout temps, les jeunes ont bousculé la langue sans pour autant en menacer ni l'usage, ni les fondements. De plus, la langue n'est pas quelque chose d'inerte mais de vivant, elle se transforme. Si menace il y a, ce n'est donc pas de ce côté qu'il convient de la chercher.

Disons plutôt que le discours actuel où domine le « tout savoir », le « savoir totalité », sans reste donc – comme Françoise Josselin le rappelait dans le *Mensuel*³ – offre les conditions propices à rejeter la faille dans le langage et au retour dans le réel de ce qui est rejeté. Car cette faille n'est pas contingente mais structurelle, et tient à l'impossibilité à dire vrai du réel, à faire coïncider le mot et la chose :

« Si on croit que 'table', ça veut dire table », dit Lacan, « on ne peut plus parler, c'est très simple. Il y a un usage du mot table qui s'applique à tout autre chose qu'à cette planche avec quatre pieds, et

3. Josselin Françoise, Mais où est donc passée la plus value ?, *Mensuel n°12*, EPFCL-France, janvier 2006, p.48.

c'est ça qui est essentiel. Il n'y a pas un seul mot de la langue qui échappe à cette règle que ce qu'il a l'air d'indiquer, c'est justement ça dont il convient de se détacher pour comprendre ce que c'est que l'usage de la langue. Ce qui est frappant, c'est que ce qui fait sens dans un mot, c'est justement étroitement lié avec ce fait caractéristique du langage qu'il n'est jamais un décalque des choses. C'est en cela qu'il fait sens. Si table a un sens c'est justement de ne jamais désigner purement et simplement la table ⁴. »

Commentaire que l'on peut rapprocher de cette phrase de Lacan en 1972 : « le signifiant, c'est comme le style, [...] c'est du style qu'on aurait déjà là ⁵ ». Ce qu'il y a d'essentiel en effet dans le style n'est pas la représentation des choses mais la qualité des rapports établis entre des éléments purement signifiants. Le style qu'on aurait déjà là, le style prêt-à-porter, est cette propriété qu'a le signifiant de se combiner ou se substituer à d'autres signifiants. Quant à ce que l'on nomme couramment le style, il est le résultat d'un travail sur ce style déjà là. Mais la qualité singulière, inimitable de certains styles implique, au-delà du jeu du signifiant, le serrage d'un élément hétérogène, intraduisible dans le signifiant ou dans l'image, que Lacan nomme objet *a*. C'est cet objet, qui hante l'intervalle signifiant, que certains styles permettraient de ne pas éluder et de présentifier.

Ne voir dans le langage qu'une doublure, un décalque des choses, revient à rejeter la dimension d'arbitraire propre au langage, rejet propice au retour des arbitraires de tous ordres. Dans *1984*, Orwell nous donne une fiction de ce que serait un monde où « table », justement, désignerait purement et simplement la table. La *novlangue*, dont Orwell énumère les principes, est une tentative totalitaire d'abolir, par réduction lexicale et syntaxique, la polysémie et l'ambiguïté de la langue afin d'en faire un système clos et de rendre impossible toute pensée subversive. Tentative totalitaire que Lacan lui-même évoque dans *l'Éthique de la psychanalyse* en opposant aux élucubrations d'horreurs sadiennes, le déchaînement sans motif de plaisir qui nous menace à l'échelle collective : « Ce ne sont pas des pervers qui la déclencheront mais des bureaucrates, dont il n'y a même pas à savoir s'ils seront bien ou mal intentionnés. Ce sera déclenché sur ordre, et cela se per-

4. Lacan J., Discours de Tokyo, op. cit.

5. Lacan J., Du discours psychanalytique, 1972, inédit.

pétrer selon les règles, les roues, les échelons, les volontés ployées, abolies, courbées, pour une tâche qui perd ici son sens. Cette tâche sera la résorption d'un insondable déchet rendu ici à sa dimension constante et dernière pour l'homme. »⁶

Si la langue « unienne » est celle qui impose une lecture univoque du signifiant, elle ne peut le faire qu'à rejeter l'ordre signifiant lui-même. En effet, toute tentative d'abolir l'écart, de résorber ce reste qui choisit entre le mot et la chose, mais aussi entre le mot et le mot (celui-ci n'étant jamais identique à lui-même) se heurte à la structure du signifiant, le signifiant renvoyant non à la chose mais à un autre signifiant. Ce renvoi de signifiant en signifiant est certes la condition du sens, mais un sens qui renvoie toujours à un autre sens, qui n'en finit pas de glisser, de fuir, au-delà du peu de sens que cristallise la langue. Aussi loin qu'on le pousse, le sens échoue à se boucler sur une vérité dernière. Ce que démontre le simple usage du dictionnaire.

La dérive du sens, et la quête d'une vérité dernière qu'elle exacerbe et qu'elle déçoit, prennent leur véritable portée dans l'expérience analytique. Et ceci d'autant plus que la question du sens est présente dès l'entrée en analyse. L'analysant suppose un savoir à l'analyste, un savoir sur le sens de ses symptômes, de ses actes, de ses rêves, de ses choix, etc. et même plus largement, sur le « sens de sa vie ». Cette croyance soutient le travail analysant et situe l'analyste dans la continuité de la parole et du discours : l'analysant qui s'engage dans l'association libre produit la suite des S1 que l'analyste est appelé à compléter par le S2 qui en délivrerait le sens. C'est là le sens du transfert : « Il y a chez le patient ouverture au transfert », dit Lacan, « du seul fait qu'il se met dans la position de s'avouer dans la parole, et chercher sa vérité au bout, au bout qui est là, dans l'analyste »⁷

La manœuvre du transfert suppose que l'analyste ne se fasse pas solidaire de cette demande. L'interprétation efficace n'est pas celle qui nourrit le symptôme de sens, car « à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. C'est en tant, au contraire, que quelque chose dans le symbolique se resserre de ce que j'ai appelé le

6. Lacan J., Séminaire Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, p.273.

7. Lacan J., Le Séminaire Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, p. 306.

jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique, peut également se resserrer ⁸(...) »

Jeu de mots, équivoque, abolition du sens, serrage, donnent le style que doit prendre l'interprétation pour ne pas être celle qui alimente le sens et élude l'objet. C'est pourquoi Lacan, lorsqu'il reprend l'interprétation comme coupure vraie, reviendra sur les textes de Freud cités plus haut. Cette interprétation qui porte non sur le signifié mais sur le signifiant (qui en lui-même ne veut rien dire) conditionne le repérage par le patient d'une logique autre que celle de la pensée consciente. Ce style d'interprétation qui vise l'abolition du sens, le cœur de non sens qui habite toute signification, n'est pas d'un maniement facile. Elle procède en effet à contre courant de cette pente à comprendre, à trouver « ce que cela veut dire » où l'analysant tente de réintégrer l'élément incongru dans le circuit de ses représentations conscientes, à colmater la brèche avant d'avoir questionné ce qui en a surgi.

Je m'arrêterai en ce point sur une séquence de trois séances dans une cure commencée depuis un an, ces trois séances marquant une discontinuité dans la production d'un matériel proliférant où moi-même je m'enlisais. Je ne parvenais pas à user, comme dit Lacan, de l'art du bon cuisinier...

Evoquant les conditions qui ont présidé à sa naissance, une patiente rapporte ce qui lui en a été transmis : sa mère voulait un enfant, son père n'en voulait plus mais voulait une maison. Ils se sont mis d'accord, dit-elle, ils ont eu et l'enfant et la maison. Ce que je souligne en disant : un enfant pour une maison. Précisons que le signifiant « maison » est un signifiant nœud pour cette patiente. À la séance suivante, elle dit avoir été surprise par cette phrase : un enfant pour une maison, dont la suite s'impose alors à elle comme une évidence : la maison et moi, c'est pareil. Elle évoquera ensuite le départ de cette maison lors du divorce de ses parents lorsqu'elle avait cinq ans, ajoutant qu'elle y a laissé quelque chose d'elle, qu'une part d'elle – la plus vivante, dit-elle – est restée dans cette maison. À la suite de quoi elle ajoute que tout cela ne veut rien dire,

8. Lacan J., La troisième, 1974, *Lettres de l'École freudienne*, n°6.

n'a aucun sens, ce qui rend encore plus énigmatiques l'évidence et la satisfaction qu'elle en éprouve. Ce pas de sens l'amène alors à supposer un sens caché, un sens que je détiendrais et lui refuserais, d'où un sentiment de colère qui surgit à mon égard et qu'elle rapporte ainsi : pourquoi elle me laisse comme cela, pourquoi elle ne m'aide pas, pourquoi elle ne me dit pas comment faire. Elle enchaîne ensuite sur sa dépendance à l'Autre, dépendance qui l'angoisse mais qu'elle préserve. La maison et la dépendance, dit-elle, ce sont deux choses où ça parle de moi, où je me reconnaissais vraiment. J'équivoque : Maison et dépendances ? Surprise, elle se demande s'il n'y a pas un lien entre les deux mots, si « maison et dépendances » ne veut pas dire quelque chose dans un usage courant, mais le sens du mot dépendances associé à une maison reste flou et comme inadéquat. Même son recours au dictionnaire laissera le sens flottant, mais redoublera la surprise par l'exemple qu'elle y trouve : « Le château et ses dépendances », le château faisant partie de son roman familial. Sensible à ces recouvrements signifiants, qui se retrouvent aux différents niveaux de la subjectivité (rêves, souvenirs, symptôme, roman familial, scène de jouissance...), mais qui pourtant défient et mettent à mal son exigence de tout comprendre, tout expliquer dans les moindres détails, elle se surprend à trouver dans ce jeu des mots, un « drôle de plaisir ». Désormais, elle va différencier deux registres de la parole : celle où elle se raconte, où elle voudrait décrire tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle pense, où le sens fuit et débouche inéluctablement sur un sentiment d'impuissance ; de l'autre, celle où les énoncés se réduisent, se resserrent autour d'un élément absent, d'un centre vide qui en assure la cohésion et la consistance logique. C'est dans ce centre qu'elle identifie, sans pouvoir le nommer, quelque chose qui la regarde, « comme une présence invisible dans une maison hantée ». Ce qui n'est pas sans renvoyer à cette part d'elle qu'elle a laissée derrière elle dans la maison. À ce niveau, ce qu'elle questionne n'est plus : « où ça me mène ? » mais : « d'où ça me vient ? » où s'indique la différence entre énoncé et énonciation.

L'effet de surprise et d'évidence n'est pas suffisant en tant que tel pour assurer la prise de cette autre logique où les mots se jouent du sujet et parlent à son insu. Il y faut un plus, un plus de satisfaction, qui se traduit chez cette patiente par ce qu'elle nomme : un « drôle de plaisir ». Ce plus de plaisir enraye un tant soit peu la jouissance du sens que Lacan écrit : jouis-sens, et n'est pas sans évoquer le plaisir sur lequel Freud s'interroge à

propos du mot d'esprit et que Lacan, dans *Les formations de l'inconscient*, met en rapport avec une récupération de l'objet ⁹.

Cette autonomie du signifiant, qui dans l'inconscient travaille tout seul à chiffrer la jouissance, porte un coup fatal au sujet cartésien. Impensable donc, pour quiconque entretient l'illusion de maîtriser le langage et l'illusion d'une maîtrise du langage sur le réel. Mais dans l'expérience analytique, faire l'épreuve que le langage n'est occupé que de lui-même ¹⁰, qu'il ne renvoie à aucun objet qui lui préexisterait et dont il serait la doublure, qu'il ne traduit pas le réel mais le produit, qu'il ne mène à aucune vérité dernière, pousse à l'option : ou dénoncer le langage comme pur semblant et le rejeter, ou se faire « l'employé du langage ¹¹ » et en explorer la puissance créatrice. Qu'un analyste puisse s'en produire ne se fera qu'à l'éclairer comme rebus du langage et implique une éthique : celle du bien dire.

Je terminerai sur un roman de Claude Simon : *La route des Flandres* ¹² où la quête de la vérité, qui est en fait une quête de jouissance, se conclut justement par le rejet du langage. Langage qui est le véritable et même l'unique objet des romans de Claude Simon puisqu'il en conditionne la genèse, le thème, la construction, l'énonciation, le style, etc. et donne la clé d'une œuvre qui sans elle peut paraître illisible. Ainsi, dans une interview en 1976, il dit ceci :

« Une épingle, un cortège, une ligne d'autobus, un complot, un état, un chapitre, n'ont que, c'est-à-dire ont ceci de commun : une tête. Je ne sais pas si cela vous trouble, moi si. » Puis, il poursuit :

9. " L'objet du mot d'esprit est de nous ré évoquer la dimension par laquelle le désir, sinon rattrape, du moins indique, tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin, à savoir, d'une part ce qu'il a laissé de déchets au niveau de la chaîne métonymique, et d'autre part, ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore. " Lacan J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, Paris 1998, p. 96. Ceci éclaire comment le style, s'il travaille les rapports entre des éléments signifiants, est aussi un mode de récupération de l'objet.

10. " Il y a quelque chose de drôle, à vrai dire, dans le fait de parler et d'écrire. Une juste conversation est un pur jeu de mots. L'erreur risible et toujours étonnante c'est que les gens imaginent et croient parler en fonction des choses. Mais le propre du langage, à savoir qu'il est tout uniment occupé que de soi-même, tous l'ignorent. C'est pourquoi le langage est un si merveilleux et fécond mystère. " NOVALIS, 1798, cité par Simon Claude, " Entretien ", 1976.

11. Josselin Françoise, op. cit. p. 52.

12. Simon Claude, *La route des Flandres*, Les éditions de minuit, collection " double ", 1986.

« En recherchant l'étymologie du mot tête, je lis que le mot tête vient du latin *testa*, vase de terre cuite, et plus tard par assimilation : crâne, tête, etc. Voyez la quantité d'images, de concepts, de réflexions que cette simple étymologie suscite. Pour moi, cela évoque la vision d'une de ces fosses ouvertes par des archéologues du Moyen Orient, brûlée par le soleil, et dans la fosse de terre desséchée, ces ossements entourés de débris de poterie, et parmi ces débris, une poterie un peu plus grosse, creuse, vide, qu'un terrassier tend avec précaution à l'archéologue, et celle-là c'est un crâne humain. Et tout de suite, j'ai cette autre vision : le fossoyeur tendant à Hamlet le crâne de Yorick, puis le tableau de Delacroix représentant cette scène, etc. » Et il conclut : « Voilà ce qui m'occupe lorsque j'écris. [...] Le merveilleux, le fantastique, ce n'est pas la peine d'aller le chercher dans les contes de fées ou dans le bric-à-brac des surréalistes. Il est là, à chaque mot, dans la langue que nous parlons. »

Autant dire que Claude Simon, s'il partage les arguments de son personnage sur le langage, n'en tire pas la même conclusion, lui qui dit que le thème d'un roman pourrait être un simple mot, un simple concept. Dans ses romans, les objets, les personnages, les actions ne se matérialisent que dans et à partir du langage et entretiennent entre eux des rapports d'ordre purement textuel. Les relations de cause à effet n'ont lieu qu'entre des événements écrits et non décrits, dont la seule réalité est celle de l'écriture qui les produit. Ce qui est sans rapport dans l'espace mesurable ou dans le temps des horloges se trouve rassemblé et ordonné dans et par le langage. « Les mots, dit-il, fonctionnent à la façon de ces éléments communs sur lesquels se fait en mathématiques l'intersection de deux ensembles, après quoi on peut procéder à leur réunion, la réunion de tous les éléments qu'ils soient communs ou non communs. »

Divers procédés de style conduisent à l'égarement du lecteur : longueur de la phrase, réduction de la ponctuation, ouverture de longues parenthèses, indétermination et démultiplication des narrateurs identifiables seulement dans l'après coup, interaction constante entre temps remémoré et temps de la remémoration, fragmentation du récit, etc. Ce que Dällenbach, dans la magnifique analyse qu'il a faite de *La route des Flandres*,

reprend ainsi : « Incapable de maîtriser un nombre aussi élevé de dépendances emboîtées en raison de la finitude de la mémoire et, bien sûr, du retard avec lequel il s'en avise, le lecteur est conduit d'autant plus efficacement à perdre pied et à se laisser gagner par le flux verbal qui l'emporte, que le roman use d'autres stratagèmes pour le maintenir dans l'errance ¹³. »

Mais le plus déroutant pour le lecteur tient à la construction qui donne au récit tout entier la structure topologique d'une bande de Möbius : un élément commun aux différents ensembles, et qui ne vaut que dans la langue, permet le passage sans discontinuité d'un ensemble narratif à un autre. Egaré, le lecteur ne s'aperçoit qu'avec un temps de retard parfois très long qu'il est passé d'un ensemble narratif à un autre sans avoir franchi de bord. Contrainte à revenir fréquemment sur ses pas, la lecture devient labyrinthique et perd tout repère. La fiction romanesque, qui fait l'essentiel du roman réaliste, est ici réduite au minimum et tout entière au service du style dont elle représente souvent une mise en abîme. Fragmenté en éléments isolés qui sont ensuite conjugués, combinés ou suturés par et dans des constructions de la langue, le récit perd toute référence spatio-temporelle au profit d'une construction purement topologique. Le lieu du récit se resserre autour du seul espace qui l'engendre : celui qui s'ouvre entre les mots, faisant surgir la question de ce qui, ces mots, en assure tant le choix que la cohésion.

Dans *La route des Flandres*, le procès que Georges intente au langage, dont il dénonce l'impuissance à dire le vrai et à représenter le réel, prend son départ d'une énigme, véritable moteur d'une quête identitaire et de la vérité : « Comment interpréter la mort de Reixach ? Comme un assassinat ? Comme un suicide ? Si l'on penche pour la seconde hypothèse, le mobile est-il le respect du code militaire de l'honneur ? Le désespoir d'avoir perdu Corinne ? Le désir de culpabiliser l'auteur de son infortune amoureuse ? Dans un cas comme dans l'autre, comment s'expliquer son dernier geste ? » [p. 305]

Véritable épiceutre du récit, cette énigme devient l'obsession de Georges qui en échafaude, explore et ressasse inlassablement les multiples

10. Dällenbach Lucien, " Le tissu de mémoire ", post face à *La route des Flandres*, op. cit. p. 302. Pour le commentaire de *La route des Flandres*, je m'appuie essentiellement sur ce texte.

versions. Suivant à la trace des indices qui ont pour lui valeur de réel : choses vues, choses entendues, ou d'archives : le suicide d'un ancêtre de Reixach, lointain parent de Georges, ou le portrait peint de ce même ancêtre, Georges construit sa propre fiction, fiction qui supplée aux lacunes du savoir et rejoint la construction du fantasme dans l'analyse. Mais cette fiction, il lui faut encore la soumettre à l'épreuve de vérité auprès de la seule personne supposée en détenir la clé : Corinne, la femme de Reixach. En priant Georges de la caution attendue, le mutisme de Corinne précipite son effondrement, et ceci d'autant plus qu'à travers Reixach, c'est sa propre vérité qu'il poursuit. Mais s'il n'a fait que poursuivre des mots, et si les mots ne sont que des mots, s'ils ne désignent rien de réel, à quoi bon, dira Georges, aligner encore des mots et des mots et encore des mots... Solde cynique d'une quête où la vérité se dévoile dans un ricanement, celui qui sort de la bouche du cheval mort rencontré à chaque tour du récit et qu'engloutit peu à peu la boue :

« [...] l'amer ricanement de ses longues dents découvertes comme si par-delà la mort il nous narguait prophétique fort d'une connaissance d'une expérience que nous ne possédions pas, du décevant secret qu'est la certitude de l'absence de tout secret et de tout mystère » [p.255]

En ce point où se dévoile l'inconsistance de l'Autre, apparaît comme surgissant du centre vide des mots, un objet, une voix :

« la voix de son père, empreinte de cette tristesse, de cet intraitable et vacillant acharnement à se convaincre elle-même sinon de l'utilité ou de la véracité de ce qu'elle disait, du moins de l'utilité de la dire, s'obstinant pour lui tout seul [...] continuant à présent à lui parvenir, non plus à travers la pénombre du kiosque dans la stagnante chaleur d'août, de l'été pourrissant [...] mais s'élevant maintenant dans les ténèbres froides où, invisible, s'étirait interminablement la longue théorie des chevaux en marche depuis toujours semblait-il : comme si son père n'avait jamais cessé de parler, Georges attrapant au passage l'un des chevaux et sautant dessus, comme s'il s'était simplement levé de son siège, avait enfourché une de ces ombres cheminant depuis la nuit des temps, le vieil homme continuant à parler à un fauteur vide tandis qu'il s'éloignait, disparaissait, la voix solitaire s'obstinant, porteuse de mots inutiles et vides, luttant pied à pied contre

cette chose fourmilles que qui remplissait la nuit d'automne, la noyait, la submergeait à la fin sous son majestueux et indifférent piétinement. » [p.35]

Mais au-delà de l'objet pathologique, c'est l'objet topologique, l'objet dans sa consistance logique, qui dans *La route des Flandres* répond à la question sur le style. Car l'objet chez Claude Simon, et contrairement à Proust, n'est jamais à retrouver, il est fondamentalement et de tout temps objet perdu, et c'est à reproduire cette perte que l'écriture travaille. Ainsi le roman tout entier tend vers ce point d'abolition du langage où le signifiant s'efface sous le flux verbal, le bruit de lalangue, et touche au réel. C'est ce littoral, entre le flux et le reflux, entre le son et le sens, que le style restitue :

« Tout ce qu'il percevait maintenant c'était le bruit, le martèlement monotone et multiple des sabots sur la route se répercutant, se multipliant (des centaines, des milliers de sabots à présent) au point (comme le crépitement de la pluie) de s'effacer, se détruire lui-même, engendrant par sa continuité, son uniformité, comme une sorte de silence au deuxième degré, quelque chose de majestueux, monumental : le cheminement même du temps, c'est-à-dire invisible immatériel sans commencement ni fin ni repère » [p.28]

De ce « cheval langage » qui parfois nous submerge sous son majestueux et indifférent piétinement, il convient de tirer les conséquences : on le fera, dit Claude Simon, « en explorant les pouvoirs signifiants du mot "rideau"¹⁴, au lieu de s'épuiser à voir ce qu'il y a derrière le voile, et plutôt que d'en rester au stade de la captation imaginaire qui est celui du roman familial, en découvrant les liens de parenté, non moins fascinants, qui existent au sein des familles de mots. » [p.313]

Ce qui n'est sans doute pas déchoir de ce qu'on peut aussi attendre d'une analyse à sa fin.

14. Pour les pouvoirs signifiants du mot "rideau", Claude Simon se réfère à Lacan. Cf. Lacan J., Propos sur la causalité psychique, *Écrits*, Seuil, p.166.